

avec leur langue toute prosodique, en firent vraiment le langage des Dieux. Chez nous-autes barbares de modernes, elle s'est bien dégradée et n'a été pendant long-tems que le langage des chansonniers et des farceurs. Nous cherchames à remplacer la belle harmonie de nos maîtres, par des vers encadrés dans un même nombre de syllabes; et encore sans la rime, ces vers *arithmétiques*, plutôt que *rhythmiques*, ne se seroient pas distingués de la prose.

Ce furent nos premiers poètes provençaux qui donnèrent la rime aux Italiens, aux Français, à toute l'Europe. Toutes les nations modernes en avoient besoin pour distinguer les vers de la prose. C'est en vain qu'elles ont toutes fait des essais pour mettre dans leurs vers, par le mélange des longues et des brèves, l'harmonie des vers des anciens; les syllabes de leurs mots, ont rarement une quantité bien déterminée, et sont pour la plupart douteuses. Mais (et c'est ici l'objet principal de ma lettre) presque toutes ces langues modernes ont donné à leurs vers un rythme qui manque aux vers français; elles ont trouvé ce rythme dans une espèce de prosodie qu'elles possèdent et suivant laquelle la voix appuie, non plus long-tems, mais plus fortement, sur une certaine syllabe de chaque mot que sur les autres. Cette accentuation est si sensible, que souvent elle suffit pour distinguer